

DELEDDA Grazia (1871-1936), *Elias Portolu*. Édition italienne Roux et Viarengo (1903), première traduction française en 1903 chez Calmann-Lévy, nouvelle traduction en 1997 par Léa Fazer chez Autrement Littératures

Toutes ces précisions éditoriales me semblent utiles pour situer dans son époque ce récit "sarde" écrit en 1900 par une native du village de Nuoro dit l'Athènes des Sardes, qui devait devenir célèbre et recevoir le Prix Nobel de littérature en 1926. En 1900 Graziella Deledda a 29 ans et vient tout juste de quitter sa Sardaigne pour aller vivre à Rome avec son époux. Ce seront ses histoires sardes qui plairont surtout à ses lecteurs.

Une autre contextualisation me semble nécessaire : le texte mis en exergue du récit est une citation de *L'imitation de Jésus-Christ* I,6 qui commence ainsi :

" Toutes les fois qu'un homme convoite quelque chose d'une façon désordonnée il est pris aussitôt d'une inquiétude intérieure "

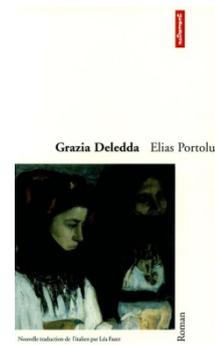
Ayant dressé ce décor je peux m'autoriser à réagir en lectrice de 2014 qui a nécessairement bénéficié des acquis du féminisme et de la psychanalyse, et surtout selon mes convictions.

En bref voici l'histoire : tout juste sorti d'une peine de prison, Elias, le cadet des Portolu, tombe amoureux au premier regard de Maddalena, la fiancée de Pietro son frère aîné, une jeune fille qui a un "charme fou". Coup de foudre partagé entre deux êtres sensibles qui se ressemblent, contrastant avec la rudesse et le culte de la virilité ambiants. Départ d'un amour aussi violent que condamné, du fait du seul Elias. Sourd aux bons conseils il s'enferme dans une douloureuse indécision et il entre dans un processus sacrificiel qui sera source de catastrophes quand Maddalena reste prête au choix de son désir.

On peut y voir la mise en actes d'un désir d'absolu qui fait préférer à ce jeune amoureux l'impossible du rêve à la déception du possible, sur décor de lutte entre le Bien et le Mal au sens religieux des termes.

Peut-on encore aujourd'hui adhérer à ce récit inscrit dans des croyances et des mœurs d'un autre temps, la Sardaigne étant déjà pour les lecteurs italiens de 1903 un lieu exotique, conservatoire d'une vie rurale archaïque ? Oui, à cause de la beauté des paysages, des êtres et des rituels mais en se demandant si ce n'est pas dans un souci d'ordre moral que l'auteure n'ose pas donner raison à la vérité du désir et de l'élan vital de la belle Maddalena dont elle rend pourtant si bien compte.

Pour ma part je sens plus de justesse et de liberté dans l'œuvre d'une contemporaine, Milena Agus, auteure de la Nouvelle vague littéraire sarde qui s'illustre bien dans son roman "Mal di pietre" grand succès de 2006.



Nicole ZUCCA
Janvier 2014